La fugue

Autor(en): **Thierrin, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555114

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La fugue

par Paul Thierrin

Pleine de Philippe, cet amant qu'avant-hier encore elle ne connaissait pas, Yvonne se lève à l'heure habituelle. Pour son mari, pour son fils, elle s'invente une panne de voiture et un complaisant automobiliste, un monsieur Philippe qui a remorqué le véhicule jusqu'au garage de service, a attendu avec elle, dans un restaurant, la fin de la réparation. Elle n'a pas téléphoné, pensant que ce ne serait pas long, mais le mécanicien ne trouvait pas le défaut... Elle ne continue pas. Ni son mari ni son fils ne semblent prêter intérêt à ses propos. Le docteur part pour son cabinet, Jacques pour l'école. Yvonne laisse à Jeanne, l'employée de longue date, le soin des repas et se retire dans sa chambre pour sa toilette.

Une chance qu'il n'ait pas téléphoné en présence des miens. Je l'aurais remercié de sa gentillesse, pas plus, il aurait compris. M'appellera-t-il ce matin ? Est-ce que je le désire ? Un nouvel homme dans ma vie. Ai-je besoin d'amour ? Quel souvenir ai-je de celui qui m'a défaite de ma virginité, le lendemain de mes vingt ans, dans le salon de mon père ? Il était venu me féliciter, il n'avait pas pu se libérer la veille, il était en voyage. André Praroman, l'industriel, l'ami de papa. Est-ce qu'il m'a forcée, vraiment ? S'est-il même déshabillé ? Je vois son pantalon grenat. Ou est-ce mon sang ? Ça s'est fait sur le canapé du salon, c'est sûr ; une opération, en somme. Il était inquiet les premiers temps. Il m'interrogeait sur mes flux. Je l'ai détesté, peut-être

parce qu'il n'a plus jamais essayé. Est-ce son vice à monsieur André Praroman de dépuceler les filles de ses amis ?

Le deuxième, c'était quand ? A la pointe de juillet, à la braderie. J'ai dansé avec lui toute la soirée, à ciel ouvert. J'avais bu de la bière, j'étais de l'eau, de la sueur. J'ai retiré moi-même mon slip et je me suis couchée avec ma robe. Je ne vois pas son corps à lui. Avait-il éteint ? J'ai eu du plaisir, je crois, un fugace plaisir. Et j'aurais voulu dormir, mais Paul était un jeune homme sérieux, respectueux des convenances. Je ne pouvais passer la nuit dans sa chambre. Il m'a raccompagnée, m'a sortie pendant un semestre. L'intimité n'est pas venue, je n'ai plus retiré mon slip.

Le troisième ? Car il y a un troisième pour satisfaire au proverbe. L'amant du premier août. Les mois chauds décidément. Il avait prononcé l'allocution patriotique. Des foutaises, de la rhétorique pour hallebardiers. J'avais la charge du bouquet d'honneur. Il m'a embrassée, je l'ai complimenté, sotte. Une réception en plein air a suivi, j'ai été placée à sa droite, mademoiselle Yvonne Neuville, la fille du fabricant Neuville, aux côtés du député-major Martin. Vin blanc, feu d'artifice, nuit câline. J'ai sans doute été provocante. Nous avons fini dans un bar, Pierre, mon futur mari était de la bande. A quatre heures du matin, je titubais un peu dans la rue.

— Vous n'allez pas rentrer comme cela. Un café chez moi vous ragaillardira.

La bande a reflué vers la villa Martin. Le député a réveillé sa femme. Elle nous a servis sans un mot et a regagné sa chambre, morose, désabusée. On a passé des tangos. Le membre du major était prenant. Il m'a conduite dans son bureau, m'a poussée sur son lit de camp. Un coup de clairon, un saccage de cinq minutes. A vomir. Est-ce que mon futur mari l'a su ? Mon mari : Qui baise comme un bistouri, qui entre dans Yvonne comme on entre dans sa baignoire, besogne pour lui seul, se donne son hygiène et bonne nuit. Frais pour plaire ailleurs, demain.

Nue, Yvonne se regarde devant sa glace, regarde longuement cette capitale sise là au troisième quart d'elle-même, cette cité engloutie, ce Pompéi avant-hier encore ignoré. En parcourrai-je toutes les ruelles, toutes les venelles avec Philippe ? Irai-je avec lui jusqu'au bout de moi-même ?

Yvonne est habillée. Pas de téléphone. Elle s'astreint à mener sa journée comme dans le passé. Entre dix heures et onze heures trente, elle est dans le cabinet de son mari. C'est elle qui gère le secrétariat, établit les notes d'honoraires, tient les comptes, liquide la correspondance. Elle envie parfois Alice Brunat, l'aide médicale diplômée, la collaboratrice directe du médecin. Elle est souveraine dans son laboratoire, elle pratique les injections courantes, réconforte les malades. A elle le rôle efficace, les compliments du patron, à madame Yvonne Meynard-Neuville, bachelière, deux ans d'études de lettres, cours accéléré de dactylographe, la partie ingrate, la paperasse, l'humeur de l'époux. Elle en prend particulièrement conscience aujourd'hui ; elle est agacée.

A midi, à table, Jacques, le fils, est légèrement gouailleur :

— Alors, maman, cette voiture, ça roule ? Qu'est-ce que c'était au juste cette panne ?

— Oui, explique-nous, ajoute le père.

— Euh...

— Je vois, reprend le fils, maman et la mécanique... c'est demander à l'écrevisse de nager en avant.

— Qu'est-ce qui les prend ? Ce matin, ils ne voulaient pas de mes explications, maintenant ils me tourmentent. Yvonne ne tente pas de détourner la conversation qui, au demeurant, en reste là.

Les repas chez les Meynard ne sont jamais animés. Le médecin en profite pour renseigner sa femme sur les besognes du cabinet. Ils se tiennent mutuellement au courant des potins de leur monde. Plus loin, on ne va pas, ni dans la philosophie, ni dans la politique, ni dans les arts, ni dans l'intimité. Le couple suit les concerts, les spectacles de l'abonnement, les conférences qu'il

faut avoir entendues, se montre aux vernissages importants, dans les manifestations de bon ton. Aux entractes, le couple est gai, disert. Monsieur donne le bras à Madame ; on se donne du chéri, on se donne même parfois un baiser.

C'est ça, en public, le ménage Meynard. Dans le privé, il est terne. Jamais de grandes scènes, donc jamais de grandes réconciliations avec des assauts de caresses. Une vie planifiée, et pour le docteur un but, la réussite sociale, financière. Elle est en voie, c'est un excellent praticien.

A l'entame de l'après-midi, toujours pas de téléphone.

— Tu devrais être contente qu'il ne téléphone pas, qu'il ne sonne pas à ta porte, qu'il ne vienne pas troubler ton foyer.

Yvonne s'affaire dans la maison jusqu'au retour de Jacques, qui bâcle ses tâches. Il est insolent, Jacques l'école primaire, Jacques le dernier de sa classe, Jacques qui ne se lave pas, Jacques les cheveux longs, le va-nu-pieds, le jean troué, Jacques qui ne se brosse pas les dents, Jacques qui a déjà passé devant l'avocat des mineurs pour vol d'usage, Jacques qui goinfre, qui laisse tout traîner, Jacques et ses copains véreux, Jacques et les nanas, Jacques qui dort sans pyjama, qui bâille et qui s'emmerde et qu'on emmerde et qui le crie devant les invités, par fil et sans fil.

Il aura bientôt quinze ans, Jacques. Le fils est une énigme pour les époux Meynard. Comment le sperme d'un médecin, l'ovule d'un quart de licence ès lettres ont-ils pu engendrer un tel rejeton ? Un rébus. Encore, s'ils avaient copulé après ripailles et beuveries. Mais non, ils l'ont fait sagement après une tisane, sur le lit conjugal, dans une posture on ne peut plus classique. Aucun doute, il est bien le père, elle est bien la mère. La grossesse d'Yvonne s'est passée dans la quiétude. Toutes les précautions médicales ont été prises pour les couches. Un beau garçon parfaitement constitué. La mère lui a donné le sein, le père ses frais sourires. Il s'est élevé dans le douillet d'un foyer aisé. Très tôt têtu, exigeant, braillard. Trois adultes pour satisfaire à ses caprices, Jeanne, la maman et le papa, le plus faible de tous. Qui

a vu quatre-vingts patients dans la journée n'ausculte pas et ne s'ausculte pas chez lui.

Ah ! Jacques ! Jacques l'impossible et Jacques l'affectueux, le tendre, le fabuleux. Jacques qui tient ses parents dans les bras comme un amoureux, qui promet tout et dans l'instant il est d'une absolue sincérité. Jacques qui offre, qui s'alarme ! Jacques soûl de bonheur pour une goutte de rosée. Jacques le démon qui claque la porte et s'en revient, ange; Jacques qui regrette et ses larmes sont poignantes. Jacques le philosophe, le réfléchi, qui s'interroge et questionne. Jacques, l'épine et la rose ; la douceur et la violence ; la folie et la sagesse. Jacques le cancre, Jacques le savant ; le poète et la faute d'orthographe, le caillou à la main et le sanglot devant l'oiseau blessé. Jacques la contradiction : taciturne et volubile, téméraire et peureux. Jacques la fable, jamais le mensonge ; Jacques la violence, jamais la méchanceté ; Jacques la truite, l'eau vive, l'anguille, jamais la lâcheté.

Jacques l'enfant,
Jacques l'adulte.

Les repas ne sont guère animés chez les Meynard, sauf quand Jacques est en cause. Père et mère se contraignent à débattre de lui hors de la table. Mais çà et là il faut bien en découdre devant le gigot ou le soufflé. On s'efforce à la mesure, on n'y parvient quasiment jamais. Le reproche vient du père ou de la mère, voire de Jeanne. Celui ou celle qui lance les griefs rabroue l'autre, n'entend aucune raison. Le fils, d'abord au-dessus de la mêlée, connaît vite qui des deux ou des trois prend son parti, en tire privilège. Pour quelques jours, il sera tout miel avec son protecteur ou sa protectrice, tout fiel avec les autres. A la prochaine altercation, le camp changera.

Ces scènes ne contribuent pas à l'équilibre et à l'épanouissement de Jacques. Le couple en est conscient, conscient mais impuissant. Mettez à table, à la place des Meynard, un couple Pestalozzi ou Rousseau ou Piaget, un couple freudien, jungien ou tutiquantien, vous assisterez aux mêmes débordements.

Que ces fréquentes zizanies ébranlent la famille, c'est certain. Plus que son mari, Yvonne en est avertie. Lui retourne à sa profession, elle à elle-même.

A cette fissure, elle y pense ce soir, Yvonne. Ne serait-ce pas déjà un fossé? Il avait à peine cinq ans, Jacques, quand la première grave algarade s'est déclenchée. Il mouillait encore son lit.

— Toi, un médecin, fais donc quelque chose !

— Laisse-le dans son humidité, au lieu de le changer constamment, c'est le meilleur remède.

— Entendre cela d'un médecin !

Le docteur ne supporte pas l'affront. Il lance sa serviette, décrète qu'il sort seul et part. C'est un jeudi. On était convenu de se retrouver chez Rial, le pharmacien, pour un bridge. A trois heures, Yvonne doit téléphoner, invoquer une urgence pour excuser son mari, qui ne revient qu'à la minuit, se met bruyamment au lit et se relève le lendemain irrité comme à la veille.

La fâcherie dura.

Elle était à peine désamorcée quand survint un nouvel incident. Au repas du soir, Jacques aurait dû être couché. Il est encore là, il n'y a que lui tant il est agaçant, voulant ceci, voulant cela. Le docteur a eu une journée harassante avec des malades du même acabit que son fils, des patients qui ont mal ici, qui ont mal là, qui n'ont pas mal ici, qui n'ont pas mal là. Il est excédé, las de ces pendules, de ces oui-non, il interpelle vertement sa femme :

— Pourquoi ce gosse est-il encore debout à ces heures? Pourquoi n'a-t-il pas mangé? Madame s'est encore attardée dans les boutiques, dans le colifichet...

Le colifichet ne passe pas.

— C'est ça, de la raillerie ! Tu sais que je ne l'admets pas ! Viens Jacques, laissons monsieur à ses réflexions.

Yvonne empoigne l'enfant et ne réapparaît pas de toute la soirée.

Combien de situations du même genre avons-nous vécues ? Fouillant dans son passé, Yvonne est effarée du compte.

Et nous tenons, en dépit. Ce fils qui nous divise est aussi notre aimant.

Il n'aura donc pas téléphoné. Je ne souhaite plus son appel. Pas ce soir, Pierre va rentrer. Le souhaiterai-je demain ? Je n'en suis plus très sûre.

Son corps, lui, le souhaite. La nuit d'Yvonne est agitée. Son mari la prendrait, il serait surpris de trouver une lascive, prête pour les caresses les plus osées, disponible pour la luxure.

Yvonne se débat seule avec ses incubes. Pierre dort d'un sommeil d'Esculape. Il a cette force, il sait se reposer.

Supérieur à Philippe, qui se couche avec ses miasmes, se met sur un sommier d'ennuis, sur un matelas de ressassements, dans les draps de l'angoisse, qui se désenchante sur l'oreiller. L'œil mi-clos, il provoque l'insomnie, il l'appelle. Il croit invoquer Hypnos, il invoque Lachésis.

Elle n'a pas été meilleure qu'une autre cette deuxième nuit de l'an un d'Yvonne. Se rasant, accomplissant cette foutue corvée Gillette, Philippe s'arroge une satisfaction : il n'a pas téléphoné. Il promulgue une loi : il ne téléphonera pas aujourd'hui, ni demain, ni aux calendes grecques. D'elle seule doit venir le signe.

Qu'il ait cette patience, cette force de décision, cette inébranlabilité l'étonne. Il est si prompt à la défaite, aux à quoi bon.

Philippe est son propre patron. S'il se gouverne mal lui-même, il gère en entrepreneur passable son affaire. Il édite. Son fonds est fait, en grande part, de ses propres ouvrages. Il a travaillé dans les bureaux, il a été enseignant avant de commercer dans l'imprimé. De ses expériences, il a tiré des traités pratiques qui ont la faveur du public. Veut-on charmer sa belle par un poulet, adresser une supplique aux autorités, lanterner ses créanciers, écrire une lettre à cheval à son ennemi, une diatribe au marchand de vin qui a livré du petit bleu ? Veut-on des condoléances pour la veuve du maltôtier, des flagorneries pour son chef de service, de l'onction pour son curé, de la rhétorique pour son professeur, de la boursouflure pour son colonel, de l'ob-

séquiosité pour son conseiller fédéral ? Veut-on des hommages pour madame le député qui a usé de son influence, du miel pour ses électeurs, du fiel pour ses détracteurs, de l'encens pour ses prêteurs, de la vilenie pour ses débiteurs ? Veut-on rapporter, rendre compte, mander, annoncer, mentir, démentir, affirmer, infirmer, valider, invalider, persuader, dissuader ? Veut-on prononcer discours, panégyrique, allocution, speech, toast, jus, laïus et topos ? Veut-on inviter, déprier, enterrer, parrainer, convoler, dévoler ? On contacte Philippe Gard et sa correspondance de A à Z. Il aurait bien voulu s'arrêter à la lettre Q et poétiser à partir de R. mais il faut vivre. Du livre alimentaire, voilà ce que produit l'éditeur Philippe Gard.

Arrivé à neuf heures à son bureau, il dépouille son courrier. Les commandes, les commandes ! Dans la liasse que sa secrétaire Alice a déposée sur sa table, il cherche le bulletin de commande. Il ouvrira plus tard la lettre du romancier Larchais, le pli de la journaliste Régine ; il décachètera plus tard le recommandé du polygraphe Lefort, l'enveloppe rose et parfumée au muguet de la poétesse Rombière, le chargé de l'administration des impôts ; plus tard, les devis des imprimeurs — tous surfaits —, les bons à tirer, les factures, les traites, les coupures de presse, les prospectus, les catalogues des confrères. Plus tard les manuscrits, plus tard le génie ou le navet.

La commande conditionne sa journée. Est-elle abondante, elle sera, non pas sereine — l'équanimité n'est pas l'apanage de Philippe —, mais vivable, tenable. Est-elle chiche, elle sera ou toute bile ou toute turbulence ou toute monotonie. Il s'inventera des soucis ou se livrera à d'insensées industries ou s'établira dans la morosité.

Alice qui le connaît, étant à ses côtés depuis la fondation de la petite maison, garde souvent en réserve des ordres venus par téléphone ou par coursier, et les annonce, triomphante, à son patron quand sévit la disette dans la boîte aux lettres. Alice pourvoit à tout, à ses emplettes, à sa blanchisserie, à son humeur, à son hygiène. Ils s'aiment au gré des foucades de Philippe, sur

une chaise, sur la moquette, sur les pannes et les défraîchis. Au bureau, toujours. Jamais chez elle, dans son confortable studio, ni chez Philippe.

— Alice, mon garde-fou.

Lui dictant, sans grand espoir d'acquiescement ou alors avec des intérêts de fesse-mathieu, une demande de prorogation d'effet de change à l'adresse de l'imprimeur Bauch, ce chacal, il la regarde avec tendresse et gratitude. Que de bévues par elle évitées ! Que d'emballements, qui auraient tourné à la catastrophe, par elle à temps débondés !

— Vous sapez mon idéal, Alice, vous rognez peu à peu mes ailes. Je serai bientôt semblable à l'albatros de Baudelaire, lui dit-il, chaque fois que, la consultant sur un engouement, elle fait la moue, énumère les risques, rappelle les échecs passés, les billets à ordre en souffrance, les infortunes probables.

— Encore un auteur qui va me traiter d'inculte ou d'escroc ou d'éditeur marron, encore un auteur qui va m'envoyer dans le pissenlit, qui va me vilipender chez ses confrères, me dénoncer dans sa confrérie, me nuire dans ma corporation. C'est vous qui devriez signer les lettres de refus, les fins de non-recevoir. Retour à l'auteur sur ordre d'Alice, la tyrannique, l'anti-muse, la deux-pieds-sur-terre et rien dans le firmament.

Ils rient à chaque coup, se taquinent, se cajolent, sur le dos de l'autre, l'auteur, qui ne mérite pas cela, ils le savent. Et dans le fond de leur cœur, ils sont attristés, déçus, démoralisés.

Ecrivain, la pire des conditions dans ce pays qui n'incline pas au génie ni même au talent. Des glaciers prétendus sublimes, des neiges dites éternelles, des grands monts, de l'edelweiss, du chamois, des coffres-forts, des Susten, des Gotthard, des Umbrail, des Weissenstein, des cols fermés, des chaînes obligatoires, des comptes à numéros, des livrets de service, des brigadiers, des fichiers, des grenadiers, des lunettes noires, des Jungfrau, des tonnes de thèses à la bibliothèque nationale pour une ligne du code civil, des Herr et des Frau Doktor, des fortins, de l'insecticide, du défolient, du lait en poudre, de la constipation,

du canon, de la caserne, des Finsteraarhorn, des Rothorn, des Gornergrat. Du dur, de la corne, de l'inexorable, de l'inaccessible... ou du neutre. Ça ne se met pas en vers ni en prose, ça se met en français fédéral, un brouet qu'on prend avec sa première bouillie et qui ne quitte plus la table jusqu'au bouillon d'onze heures.

Le bucolique, la vache traite, la sonnaille, le son du cor long de vingt mètres, le banc de bois devant la maison le dimanche soir, l'épouse satisfaite, l'époux lisant l'almanach, ce bucolique, Victor Hugo et ses congénères l'ont pris et nous l'ont rendu rance.

Il y a bien le petit vin blanc, celui du Vully, de Lavaux, la putain qu'on étrangle dans sa Mercedes sur les bords de la Limmat, l'eau d'Henniez qui lave les reins et contribue au bien-être, les feux d'artifice sur le lac de Genève le quinze août et alors l'assomption de la femme est la gageure. On enlève la traductrice de l'ONU, la sociologue du BIT, la biologiste de l'OMS, la comptable du GATT, la pétroleuse de l'OPEP, la cambiste de la Banque pour l'Arabie, la mata-hari du service de contre-espionnage américain, la physicienne du CERN, la cuisinière de la Délégation soviétique, la mathématicienne de Battelle, l'hôtesse de la Japan Air Line, la lingère de la SNCF, la greffière du Tribunal des mineurs, l'actuaire de la Lloyd, la bibliothécaire de l'UNESCO.

Il y a les petits pains sucrés de Rolle, les hérissons qui meurent sous les pneus des Jaguar, le Valium fort coté à la bourse et dans les taudis ; le lac bleu, le sang qui gicle dans les barrages, les plaines de Bochuz, de Bellechasse, des noms qui devraient inspirer une nouvelle geôle de Reading.

Encore le code pénal rédigé au masculin singulier, l'ordonnance sur la distillerie de la gentiane, l'arrêté sur la chasse aux escargots, le décret sur la pornographie, le « paquet » financier.

Enfin, Bellelay, Bel-Air, Céry, Malévoz, Marsens, Bure, Bière, Savatan, Colombier. Ça devrait chanter haut tout cela sous ta plume, petit Helvète poète à la main nouée. Te donner des

renommées internationales à l'instar des secrets bancaires. T'élever à des chefs-d'œuvre dignes des Ovomaltine, des mitraillettes, des laits condensés, des slips, des Nescafé, des lessives, des chronographes, des Ciba-Geigy, des ascenseurs, qui glorifient la Suisse aux confins de l'univers.

Te porter à écrire d'un jet une épopée sur les tours automatiques, à composer rondeaux, rondels et ballades sur les boîtes à musique et les coucous, à ciseler un sonnet triomphal sur la montre-bijou.

Tu n'as même pas une ligne dans les anthologies alors que tu devrais être le José-Maria de Heredia du rubis, le Cendrars du porte-échappement, le Verlaine du spiral, le Rimbaud du cadran, le Saint-John Perse du quartz, le ménestrel de la Tête de Moine, le Victor Hugo du Gruyère, le Virgile de l'abricot, le François Coppée de la machine à tricoter, la Desbordes-Valmore du biscuit, le Henri Michaux de l'olibrium, l'Anna de Noailles du chocolat fourré.

Tu publies à compte d'auteur des plaquettes d'à peine vingt pages alors que le ruisselant pactole sur le marbre des banques t'invite au fabuleux et au roman-fleuve. Tu écris de petites choses sur la table de cuisine de ta petite maison alors que tu pourrais te mettre dans une machine Von Roll, Fischer ou Schulthess et entreprendre une nouvelle Odyssée. On te retrouverait, glorieux et mystique, dans un bidonville de Calcutta, contemplant, rouillé et abject, un boulon laminé, taraudé dans les usines à air conditionné de Schaffhouse ou de Winterthur.

Saugrenues réflexions que se donne parfois Philippe à la lecture de manuscrits par trop gentils. Facile à lui de dauber. Il s'est essayé à la littérature ; il n'a produit que du fruit sec, et il n'est ni le Laffont helvétique ni le Ferrari de l'édition. Un auteur viendrait avec un nouvel Ulysse, un Goulag, un Bonjour Tristesse, un Maigret neuchâtelois, un Rastignac vaudois, un Julien Sorel valaisan, des Fleurs du Mal poussées dans un jardin jurassien, un Raskolnikov fribourgeois, un Gavroche genevois, quel rayonnement, quelle notoriété pourrait-il lui assurer dans ce pays

cloisonné par quatre langues, et sournoisement dominé par la finance ?

A midi, Philippe rentre et ne retourne en général plus au bureau. Alice et Hubert, le magasinier, suffisent aux affaires courantes. Il est plus à l'aise chez lui pour corriger les épreuves, concevoir la publicité, rédiger les prières d'insérer.

Aujourd'hui, il se cuit une soupe Maggi, nom prestigieux. Avant de jeter la poudre dans la casserole, il enregistre avec attention les instructions du fabricant. Il n'aime pas les potages ratés.

Potage chinois aux vermicelles. Délayer le contenu dans un litre d'eau chaude. Porter à ébullition en remuant et laisser cuire cinq minutes à feu doux. Une assiette de potage chinois aux vermicelles contient quatre-vingt-deux calories. Comparez avec un décilitre de vin rouge, septante-sept calories, cent grammes de glace à la crème, deux cent cinq calories.

Philippe mange du Chinois, écoute les nouvelles de Sottens. Il les avait déjà entendues à sept heures, il n'apprend rien de nouveau. Toutes les heures, un monsieur se met devant le micro et résume ce qu'un autre monsieur a résumé l'heure précédente. On prend l'auditeur pour un amnésique à la Société suisse de Radiodiffusion.

Après la sieste, entre deux travaux, Philippe lit du Cioran. En début de soirée, il se rend au bar. Le poète Paul-Jean Toulet s'écrivait des lettres, Philippe se fait santé à lui-même. Vérène, la barmaid, le sert, en familier. Il a une affectueuse estime pour cette femme soignée, coiffée, odorante, longue habillée, qui s'accommode de son silence, qui met dans sa fonction un peu de ses seins, son rouge à lèvres et un charme discret ou déclaré selon le moment et la lampe.

Vers huit heures, après un léger repas, Philippe est de nouveau dans son appartement. Par exception, il regarderait volontiers un film à la télévision, mais la palabre encombre l'écran. Il met sur son tourne-disque une symphonie de Mahler, glane quelques vers dans l'anthologie des poètes maudits, ouvre

son cahier d'aphorismes, s'efforce de cerner, de traquer, de saisir au lasso la pensée qui vagabonde dans sa tête pour l'enfermer dans l'enclos de ses apophtegmes. En vain. Cette pensée s'enfonce au galop dans les pampas et c'est une autre, au trot, qui prend sa place. Celle-là, il ne la braconnait pas. Ah ! la putain. Mahler s'éteint sur le pick-up ; Philippe continue à fulminer contre l'intruse.

Non et non, je ne me prostituerai pas, je n'aurai pas un mouvement, un élan quelconque, j'ai résolu d'attendre, j'attendrai. Philippe regarde le téléphone posé sur le rayon d'une bibliothèque. Que je ne voie plus cet engin de toute la soirée. Il le repousse contre la paroi, dresse des livres devant lui. Voilà, monsieur le parleur, monsieur l'écouteur, le drelin, drelin, l'allô, l'allô ; en prison, en cellule, en cabane.

Philippe va à la cuisine, se verse un grand verre d'eau, revient dans sa chambre, condescend enfin à changer Mahler de côté. Il était tout courbatu le grand musicien à rester ainsi étendu sur la face. Mahler remercie par une phase d'une intense poignance. Philippe ne l'entend pas. L'importune pensée occupe ses oreilles, ses yeux, ses lèvres, son nombril. Elle fait les cent pas avec lui dans la pièce, allume une cigarette, débouche la bouteille de Merlot. Elle boit, elle fume, se ronge les ongles, se lisse la moustache ; elle bâille, elle soupire, elle a un rot. Elle suce des pastilles, elle regarde du côté de la bibliothèque, du côté de la geôle.

Assez ! Assez ! Un bistouri, qu'on enlève cette tumeur ! Il faudrait ouvrir partout, dans l'occiput, dans la poitrine, dans les jambes. Philippe songe à sortir.

Elle fera le trottoir avec moi, conduira la voiture avec moi, s'enivrera avec moi, chiffonnera avec moi le jupon de rencontre.

Je reste et je tiendrai.

Il a tenu jusqu'à dix heures. Alors il a jeté à terre les livres, il a empoigné le récepteur, composé le numéro. Il a laissé sonner trois coups et il a raccroché.

Le lendemain, le surlendemain et pendant plusieurs jours, *le* même rituel. Je ne le ferai pas, je ne le ferai plus et à dix heures le récepteur dans la main, six numéros, trois coups.

Le poison est à demeure dans Philippe.

On était en mai quand Yvonne s'est offerte à Philippe dans la primevère. On est à la pointe de juin quand Jacques fait sa fugue. Ce n'est pas la première, mais celle-ci est inquiétante. Il est parti pour l'école, il ne s'y est pas rendu. A midi, pas de Jacques, pas de Jacques le soir. La parenté, les copains, alertés, ne l'ont pas vu. Un seul indice, il a emprunté le vélo à moteur de son camarade Antoine. D'où le souci.

Jacques est casse-cou, impulsif, il ne supporte pas les contrariétés sur la route. Il a parfois, à son âge déjà, le comportement du motard qui tyrannise les autres usagers du macadam ; qui, au guidon, méprise sa vie, si ce n'est celle des autres. Pendant des semaines, il peut conduire dans le respect absolu des règles de la circulation, puis c'est l'anarchie dans sa tête, la révolte. Alors, la vitesse, le désordre. Pour ce motif, son père a séquestré peu de mois après ses quatorze ans le vélo à moteur qu'il lui avait offert et cet acte d'autorité l'avait littéralement vidé. Jacques ne dispose plus maintenant, pour ses déplacements, que d'une simple bicyclette. Depuis, une rancune secrète à l'égard de son père est tapie dans les angles de Jacques, une rancune qu'il s'applique à ne pas laisser monter, car Jacques est particulièrement bon, car Jacques admire et aime son papa.

Ils sont les trois dans le salon, Yvonne, Pierre, Jeanne, à attendre le retour du fils. En chacun l'angoisse, la crainte du pire, le « qu'aurais-je dû faire pour éviter cela ? », des « Et si... », des « pourquoi ? ». Des réponses tranquillisantes, des réponses alarmantes.

Dieu. Les Meynard sont catholiques, mais seule Yvonne pratique, simplement, sans tiédeur ni sans sotte ferveur. Une foi sincère servie sans superflue cérémonie. Dans les églises, elle n'entre qu'à l'impérieuse invite de son âme.

Le docteur, lui, se déclare agnostique, s'interdit toute énigme, toute devinette, ne prétend pas mettre l'éternité en charade ni en rébus.

Jacques est plus insaisissable. Il s'est soumis à la communion, à la confirmation, il s'est agenouillé avec sa mère, il a eu quelques Noëls divins, des Pâques exaltantes, des Pentecôtes illuminées. Cette ferveur s'est atténuée, par degré, est devenue lassitude, indifférence, rébellion. En fait, Jacques, dès qu'il a pu comprendre, s'est interrogé sur Dieu, s'est interrogé lui-même, s'est répondu lui-même, n'a pas voulu des réponses ni des thèses des prêtres ou des éducateurs. Il s'est donné une croyance.

Est-elle ? Quelle est-elle ? La nature ? Un aquarium se régénérant sans cesse ? Le cœur palpitant d'une grenouille ? Un Jésus va-nu-pieds ? Un Christ casqué, botté, sur une Honda ou une Suzuki ? Un Jéhovah avec un fusil-mitrailleur ? Un Dieu, héros d'une bande dessinée ? Un Peau-Rouge ? Une éternité fabuleuse ou morne ? Pas d'éternité ?

Trop réfléchi, trop tôt, pour admettre l'ange, la momerie, pour accepter un mystère autre que celui des profondeurs sous-marines, des cavernes, des jungles, des espaces sidéraux, Jacques s'est sans doute forgé une religion, s'est sans doute construit une boussole, s'éclaire sans doute d'une lampe, car il s'est donné une direction dans la vie. Mais laquelle ? Sa mère elle-même ne peut répondre. Il a eu, à dix ans, sous le porche d'une église, cette réflexion qui, aujourd'hui encore, ébranle son père : « Et si Dieu n'existait pas, quelle farce, tous ces cailloux, tous ces ornements, tout le fric mis dans les cathédrales ! »

Le tintement de dix heures surprend chacun dans ses pensées et ses martels. On ne fait pas d'emblée le rapprochement. Des nouvelles de Jacques ? Yvonne se précipite vers l'appareil, décroche. Allô, allô ! Un déclic. De l'autre côté, on a déjà reposé le combiné. A l'air hagard d'Yvonne, les deux autres comprennent. Une rage froide emporte le docteur Meynard. En cinq minutes, et sur un ton glacial, il a sommé la police et la surveillance des téléphones de mettre fin à cette sinistre plaisanterie.

Et on retombe dans la torpeur. On n'ose pas parler, on se dirait des aménités.

Il est rentré à une heure du matin, méchant, mauvais. Il s'est mesuré avec son père, hautain, prêt à la bagarre si celui-ci s'avisait de le frapper. Le père n'a posé qu'une lapidaire question :

— Où étais-tu ?

— Ça me regarde ! De quel droit m'interroges-tu ? Je suis libre, libre comme toi d'aller aux filles, de rentrer n'importe quand, de faire n'importe quoi. Papa Meynard court les femmes, le fils Meynard court les nanas. Elle est belle, votre réputation, monsieur le toubib. Ça se sait, monsieur le docteur, je le crie dans les rues, je l'écris dans les chiottes.

— Comment oses-tu parler ainsi à ton père, intervient Yvonne.

— La ferme, maman ! maman la nitouche, la bonne maman, maman qui borde et qui déborde, maman qui se fait baiser par téléphone.

— Un fils de putes, je suis un fils de putes !

Pantelants, les parents ; des sanglots chez Yvonne, un cœur meurtri chez Pierre. De l'affolement chez les deux.

Jacques a jeté à terre le téléphone et s'est réfugié dans sa chambre. Jeanne a le courage de l'y rejoindre. Il pleure, l'émancipé, le caïd, comme un enfant qu'il est ; il se vide de son chagrin, il se libère de sa hargne dans les larmes. Jeanne sort sur la pointe des pieds, renseigne les parents, qui se résignent au coucher, et va dans sa cuisine. Elle sait qu'il viendra. Un copieux médianoche est sur la table quand il entre, timide, déconfit, affamé. Jeanne le sert. Il dévore, nivelle les plats, sans un mot, sans un sourire.

— As-tu encore faim ? Faut-il ouvrir d'autres conserves ?

— Non, merci.

Silence. Jeanne range. Il allume une Gauloise.

— Je suis rompue, je me mets au lit ; n'oublie pas la lumière.

— Jeanne ?

— Oui, Jacques...

— Jeanne, j'ai mal, j'ai mal, papa, maman, ce que je leur ai dit ! C'est terrible, terrible. Je les aime et je les ai bafoués.

Jacques surmonte un nouvel accès de larmes. Jeanne s'est assise à ses côtés. Elle écoute le récit de son escapade.

De l'école, il n'en a pas voulu aujourd'hui, parce qu'il y avait une épreuve de mathématiques, parce que c'est une branche qu'il déteste, qui lui flanque la migraine, et parce que le maître qui l'enseigne est un persifleur. Et il avait envie du grand air, d'indépendance, de solitude.

Entre papa et maman, ça ne colle pas bien. Papa, souvent absent, maman, moins présente qu'un temps, perdue dans ses pensées. Et ce damné téléphone !

J'avais mes articles de pêche avec moi. Je suis allé sur les bords de la Suze, sur les bords de l'Aar. J'ai parlé aux truites, aux brochets, aux tanches, aux perchettes. Le poisson au bout de l'hameçon, je l'ai caressé et je l'ai rendu au courant. Je les prends pour leur dire bonjour, et allons, nagez de nouveau, sauvez-vous mes amis, l'autre pêcheur, lui, vous guette pour sa casserole.

A midi, il a mangé un sandwich, bu une bière dans un café, maraudé son dessert. Il a fait du motocross, des exploits de champion. Ensuite, à pied, il s'est enfoncé dans les prés, dans les taillis, dans les fourrés, dans les grottes, dans les tanières, dans les terriers.

Jacques est un vagabond. Il ne sera pas médecin plus tard, il sera trimardeur, il ira de village en village, le bissac sur l'épaule, et s'embauchera dans les fermes. A près de quinze ans, Jacques est encore un galopin. Jacques est un fabulant. Sa puissance d'imagination est extraordinaire. Il a vu l'aigle terrassant le mouton, il a épouvanté le blaireau, il a débusqué le sanglier, forcé le renard, retenu le lièvre, subjugué la vipère, figé le chevreuil, sous des envols de faisans, de coqs de bruyère, de canards sauvages ou de tourterelles.

Il a déniché l'œuf bigarré, la baie euphorique, la pierre précieuse, le caillou polyédrique, l'herbe savante, le trèfle à cinq, la fleur parlante, la plume du phénix.

Il a apaisé le crapaud alarmé, nourri le chat de gouttière, ramené à sa niche le chien égaré, guéri le moineau blessé, recollé une patte de mouche, écarté ou épargné le hérisson de la roue meurtrière.

Il a rencontré la fourmi géante, la pie voleuse, le merle blanc, l'olibrius, le papillon géomètre, le lézard vert, la licorne, la salamandre. Hardi, il a exploré des antres, des gouffres, des cratères, des crevasses, des abîmes. Il s'est infiltré par toutes les percées, par toutes les brèches. L'étrange, l'inouï, l'insolite, le singulier, l'hallucinant, en un après-midi, il l'a vécu.

A la tombée du jour, Jacques a sonné chez un copain, il a soupé chez lui.

— Antoine ? demande Jeanne.

— Non, pas Antoine, un copain hors de l'école, que tu ne connais pas.

Jacques ne s'étend jamais sur la nature de ses relations. S'est-il vraiment rendu chez ce camarade ? Jeanne en doute, il était si affamé. Cette tranche de sa journée est trouble, équivoque. Qu'il ait batifolé avec une nana, comme il dit, n'est pas exclu. Jacques a un corps de jeune homme, vigoureux, appelant ; le regard persuasif, le propos aguichant. S'il s'attife, s'il se peigne, il triomphe aisément auprès des filles. Oh, dans la petite bagatelle. Il tapote, amignarde, suçote, bécote, prend sur ses genoux, donjuanote, guigne un sein, une cuisse, s'entiche d'un slip. Il ne s'est jamais avancé dans les chairs sourdes ; il les craint. Conscient de son âge, de son immaturité encore — voilà un trait typique de son bon sens —, il se les interdit.

Avec son compagnon de seize ans, il est allé au cinéma ; il a donné une entorse au règlement de police, ce qui n'est pas, hélas, pour lui déplaire.

Après, eh bien après, il s'est senti esseulé, il a pensé à papa, il a pensé à maman, à Jeanne, il aurait voulu rentrer, mais il aurait fallu s'expliquer, rendre des comptes, implorer. Il s'est usé sur son vélo à moteur, s'est effrayé sur les rives du lac sombre. Il s'est inventé des chimères, des spectres, des furies, des chagrins, des dégoûts, des deuils. Il a tué, volé, violé. Parricide, incendiaire, despote, forban, écumeur, il a été Néron, Attila, Gengis-Khan ; il a été Sioux, Obélix, Lucky-Luke.

Il s'est penché sur l'eau glauque. Il aurait voulu mourir, il n'était pas Attila, il n'était pas Lucky-Luke, il était un fils de putes.

L'instinct, l'instinct qui ramène le cheval à l'écurie, a reconduit Jacques dans son foyer.

Paul Thierrin

ÉCRITURES FÉMININES